

BIBLIOTHÈQUE DES ESSAIS

■ **ROMAN** Les faibles ne sont pas toujours ceux que l'on croit. Ceux que la maigreur du nombre et l'isolement accablent peuvent porter en eux une volonté farouche, dans laquelle les « puissants » seraient avisés d'aller puiser. Cette expérience troublante, un jeune étudiant français la vit dans sa chair et son âme, au début des années 1990. Il n'a fait que monter dans un avion et voler vers l'Orient, à quatre heures de Paris. L'air moite et chargé d'histoire du Liban le cueille à la porte de l'avion. À l'époque, la guerre est terminée, mais elle se lit sur tous les murs et les visages. Pour le narrateur, la rencontre avec Beyrouth est un choc. Brutal, total, envoûtant. Il y a « *le soleil qui cogne, aveugle presque, pour que personne ne puisse voir la déchéance de la beauté* ». Sa base, c'est la colline d'Achrafieh, le quartier des chrétiens. De là, il se lance dans de longues errances solitaires, plongeant

avec sensualité dans les effluves de thym, de café et de jasmin, la cacophonie perpétuelle, l'ombre après la chaleur. Il y a la ville, et il y a ceux qui l'habitent. Les yeux se croisent, peuplés d'histoires si différentes. Le regard du jeune Français est celui du représentant d'une génération d'Europe qui n'a pas connu la guerre. Il est le fils d'un vieux pays où l'on oublie de s'émerveiller chaque jour de vivre et aimer. Les Beyrouthins, eux, ont dans les yeux autant de vie que d'images de deuil. La noblesse dans la blessure.

Ce livre est un roman initiatique, mais il tient aussi du document, de l'essai. À un quart de siècle de distance, cette découverte du Liban d'après-guerre tend un miroir aux noires tragédies de notre époque. Pour l'auteur, les germes vicieux de ce qui nous accable aujourd'hui étaient déjà semés. Et l'on ne voyait rien. On n'a rien vu, jusqu'à ce que

« *notre société de confort et de plaisir soit frappée au cœur* ». Un 7 janvier, un 13 novembre. Engluée dans le matérialisme et accaparée par « *l'adoration de son petit moi* », la France découvre alors que des forces sombres sont à l'œuvre. Bien tard.

Il y a ce dialogue, à la résonance si actuelle. Dès son premier séjour, Paul, le Libanais, lance au jeune Parisien : « *Te voilà au cœur du mal français. Vous ne croyez plus en vous-même, en votre génie, en votre talent et en votre courage.* » Quand le Français parle des renoncements et de la faiblesse de son pays, Paul s'insurge. « *Mais nous, nous sommes la faiblesse chimiquement pure ! Un cas d'école : pourtant seuls, contre tous, nous avons fait le choix de résister ou de nous battre.* » Dans sa préface, Denis Tillinac dit combien ce livre permet « *de comprendre de l'intérieur les étapes d'une agonie politique et culturelle, ce chemin*

de croix enduré par les chrétiens du Liban, avec le courage du désespoir, et une dignité seigneuriale ».

Ces pages sont une déclaration d'amour de Josselin Monclar à un pays, à une femme aussi. Celle qui est devenue la sienne puisqu'il a épousé la sœur de son ami Paul, Nathalie. Avec ses yeux tantôt espiègles, tantôt nimbés de mélancolie, cette jeune Libanaise dit son pays où la force de vie surnage toujours au milieu du malheur. Une figure toujours un peu mystérieuse, toute en distance, en retenue. Et en même temps, en farouche détermination.

Au Liban, Josselin Monclar – qui occupe un poste important dans un grand groupe industriel – ne pourra jamais s'empêcher de revenir, sans cesse. Une quête humaine et spirituelle, qui le poursuit encore. Son livre, finalement, est un hymne ensoleillé à l'esprit de résistance.

ARNAUD DE LA GRANGE